129

MORT

DE MME. NOBLESSE.

Case
FRC
5644

DRAME.

14 Juillet 1790.

Seconde année de l'ere de la Liberté.

4 30

PERSONNAGES.

MADAME NOBLESSE.
DEUX CONSEILLERS AU PARLEMENT.
UN CONSEILLER AU PRÉSIDIAL.
DEUX MÉDECINS.
LA JEUNESSE, laquais de Madame Nobleſſe.
JULIE, ſervante.
UNE GARDIENNE.
DUBOIS, laquais étranger.

La Scène eſt où l'on voudra, dans un hôtel de Madame Nobleſſe.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

MORT

DE Mme. NOBLESSE.

SCENE PREMIERE.

Paroît l'entrée d'un hôtel vers lequel s'avance DUBOIS, *laquais en livrée, en diſant :*

LA tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître,
Et plus j'y réfléchis, & moins j'y puis connoître.
Mes ſoins auprès de lui deviennent ſuperflus,
Et j'ai beau lui parler, il ne me répond plus ;
Il eſt malade ou fol, peut-être l'un & l'autre :
Eſt-il condition plus dure que la nôtre ?
Etre expoſé ſans ceſſe aux caprices ſans fin
D'un maître qui, toujours inquiet & chagrin,
Commande & contremande, autrefois très honnête,
Il écoutoit raiſon, aujourd'hui je ſuis bête ;
A la moindre parole : avec de pareils rats
On eſt fort malheureux ; je ne puis faire un pas
Sans qu'il crie après moi. Dans ſon extravagance

132

Un rien eſt un objet pour lui de conſéquence.
Il forme des projets qui s'en vont à vau-l'eau ;
Les affaires du temps lui brouillent le cerveau ,
Et je ne penſe pas dans ce triſte délire ,
Que jamais la raiſon reprenne ſon empire :
Mais tout bien réfléchi , je vois que ſon malheur
N'eſt que l'excès du bien & l'abus du bonheur.
Combien ſont comme lui ! Dans ſon délire extrême,
Il ne ſait ce qu'il veut, eſt à charge à lui-même.
Ma foi je ſortirai , s'il ne change de ton ;
Mais Madame Nobleſſe eſt malade , dit-on ,
Je m'en vais de ſa part en ſavoir des nouvelles.
Il paroîtroit qu'il l'aime autant que ſes prunelles ,
Puiſque , malgré le mal dont il eſt attaqué ,
Selon comme on en parle , on le voit triſte ou gai.
Mais j'apperçois quelqu'un. Oh bon , c'eſt...

SCENE II.

DUBOIS, LA JEUNESSE.

DUBOIS.

LA Jeuneſſe ,
Comment va la ſanté de Madame Nobleſſe ?

LA JEUNESSE.

Tous diſent que ſon mal prend un fort mauvais
cours;
En effet on la voit empirer tous les jours ,
Moi-même j'ai pour elle un fort mauvais augure.

Et ton maître ?

DUBOIS.

Ma foi, c'eſt une choſe ſûre,
Sa vie eſt en danger ; du moins il n'eſt pas bien,
Les remedes qu'il prend ne lui ſervent de rien.

LA JEUNESSE.

Ma maîtreſſe eſt de même : elle en eſt ſi débile,
Que rien de plus ; ſon mal vient, dit-on, de la bile ;
Auſſi la purge-t-on de moment en moment,
Mais on la purge bien contre ſon ſentiment ;
Elle croit qu'on la tue : en ſa foibleſſe extrême
Elle aimeroit bien mieux ſe ſoigner elle-même.
Tout remede en effet ſemble empirer ſes maux,
Et l'on ne lui voit plus que la peau ſur les os.

DUBOIS.

Elle étoit cependant bien graſſe & potelée.

LA JEUNESSE.

Elle en a pour ſa graiſſe, elle s'en eſt allée.

DUBOIS.

Comment? maigrir ſi vîte !

LA JEUNESSE.

Il n'eſt rien de pareil,
Elle a fondu d'abord comme beurre au Soleil.
Elle eſt tantôt debout, & tantôt dans ſa chaiſe,
Mais en aucune place elle n'eſt à ſon aiſe.
Son mal la prend par-tout.

DUBOIS.

Qu'on change en peu de temps !

434

Elle n'eſt plus d'humeur à brocarder les gens.

LA JEUNESSE.

Oui, c'étoit ſa coutume: aujourd'hui qu'elle eſt bonne!

DUBOIS.

C'eſt qu'il ne faut jamais ſe railler de perſonne.
Les gens ne diſent rien quand on les a piqués,
Mais après, comme on voit, les moqueurs ſont moqués.

LA JEUNESSE.

Fut-ce Noſtradamus, auroit-il pu comprendre
Que des maux ſi fâcheux duſſent jamais la prendre,
Dans le meilleur état qu'elle ait jamais été.

DUBOIS.

Elle étoit en effet en très-bonne ſanté.

SCENE III.

DUBOIS, LA JEUNESSE, JULIE.

JULIE.

LA Jeuneſſe, allons donc... venez donc, la Jeuneſſe,

LA JEUNESSE.

Qui preſſe donc ſi fort?

JULIE.

He! Madame Nobleſſe.

LA JEUNESSE

Eſt-ce qu'elle eſt plus mal?

JULIE.

Eh! non pas autrement;

Mais elle ne ſent pas ſon mal aſſurément.

LA JEUNESSE.

Ma foi, c'eſt donc fait d'elle, ah ! quelle maladie !
A vos diſcours je crois qu'elle en a pour la vie.

DUBOIS.

Je le crois comme vous.

LA JEUNESSE.

Au lieu de la guérir,
A force de remede on la fera mourir.

JULIE.

Plus elle en prend & plus je trouve qu'elle empire,
Je ne l'ai jamais vue en un ſi grand délire;
Elle vient d'eſſuyer une convulſion,
Qui me fait augurer, je crois avec raiſon,
Que ſa mort n'eſt pas loin.

LA JEUNESSE.

Ah! ma pauvre maîtreſſe!

JULIE.

Cette convulſion & la grande foibleſſe,
Qui l'afflige depuis, nous a ſi fort ſurpris,
Que, quoiqu'elle ait paru reprendre ſes eſprits,
J'en ai, même à préſent, une frayeur extrême.

LA JEUNESSE.

Ce mal ne l'avoit point encore priſe de même.
Mais quelqu'un eſt donc là qui ne la quitte pas?

JULIE.

Oui, mais venez vous-en.

LA JEUNESSE.

Je marche ſur vos pas.

Le Théâtre ſe change en la chambre de Madame Nobleſſe.

436

SCENE IV.

MADAME NOBLESSE, LA JEUNESSE, JULIE, UNE GARDIENNE.

Madame Nobleſſe eſt aſſiſe dans un fauteuil, ſe tourmentant beaucoup ; ſoutenue par Julie & la Gardienne.

LA GARDIENNE.

VOus aggravez vos maux par votre impatience.

MADAME NOBLESSE.

De vivre déſormais... Je perds toute eſpérance...
Quelles douleurs !... Mon mal me ronge juſqu'aux os !

JULIE.

Si vous pouviez un peu demeurer en repos.

MADAME NOBLESSE.

Demeurer en repos!... Le puis-je, miſérable ! ....
Quand tout autour de moi... L'on fait un bruit de Diable.

JULIE.

Mais reprenez courage.

MADAME NOBLESSE.

Eh ! que tu parles bien !
En vain je le voudrois... Cela ne ſert de rien...
Tout effort dans mon mal... devient fort inutile...
Il eſt trop violent... mon corps eſt trop débile.

LA GARDIENNE.

Pour vous fortifier, prenez quelque liqueur.

MADAME NOBLESSE.

Je n'en ai que trop pris.

JULIE.

Avez-vous mal au cœur ?

MADAME NOBLESSE.

Je n'en puis plus.

JULIE.

Madame !

MADAME NOBLESSE.

Hélas ! qu'on me ſoutienne.

(*Elle tombe en convulſion.*)

LA GARDIENNE.

J'ai grand peur qu'elle meure avant que le ſoir
vienne.

LA JEUNESSE.

Peſte des Médecins, qui ne peuvent trouver
De remede à ſes maux.

JULIE.

Deux doivent arriver...

LA JEUNESSE.

Oh, je les enverrois à tous les mille diables ;
Eh ! que lui feront-ils ? Ses maux ſont incurables,
Et jamais, quoiqu'on faſſe, elle ne guérira ;
Je le penſe du moins. (*Il ſort*).

LA GARDIENNE.

Je crois qu'elle en mourra :
Cette nouvelle criſe où je la vois tombée,
N'annonce rien de bon.

JULIE.

Je crois qu'elle eſt pâmée.

LA GARDIENNE.

Elle revient un peu.

JULIE.

Madame, êtes-vous mieux ?

438

MADAME NOBLESSE.

Ne coulerai-je plus.... que des jours malheureux ?
Ah ! que je ſuis à plaindre... Au déſeſpoir livrée...
Je ne vois déſormais... qu'une mort aſſurée...
De plus mal en plus mal.....

SCENE V.

MADAME NOBLESSE, JULIE, LA GARDIENNE, LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

TROIS Conſeillers là-bas
Attendent pour entrer.

MADAME NOBLESSE, *un peu agitée.*

Eh ! non qu'ils n'entrent pas..
Ah ! maudits Conſeillers !.. Qu'ils aillent tous au diable...
Je ne puis plus ſouffrir... cette race exécrable.

SCENE VI.

MADAME NOBLESSE, DEUX CONSEILLERS AU PARLEMENT, UN CONSEILLER AU PRÉSIDIAL, JULIE, LA GARDIENNE.

UN CONSEILLER AU PARLEMENT.

QU'AVEZ-VOUS contre nous ?

MADAME NOBLESSE, *aux Conſeillers au Parlement.*

Vos Conſeils infernaux...

Hélas! ne m'ont-ils pas.. attiré tous mes maux?..
Si vos eſprits brouillons... euſſent bien vu les choſes..
N'étoit-il pas aiſé... d'en prévenir les cauſes?...
Mais vous vous en moquiez.. & je ne croyois pas..
Sur vos raiſons, me voir... miſe ſitôt à bas.

JULIE.

Et ſi bas que chacun doute qu'elle en revienne.

MADAME NOBLESSE.

Déſormais, c'en eſt fait,... & ma mort eſt certaine.

JULIE.

Je n'ai jamais vu mal pareil à celui-là.

Second CONSEILLER AU PARLEMENT.

Nous trouverons, peut-être, un remede à cela.
Les choſes, il eſt vrai, ſont fort embarraſſantes;
Eh! mais méritons-nous vos paroles piquantes.
Vous pourriez bien pour nous avoir plus de bonté,
Et faire moins d'outrage à notre dignité.

LE CONSEILLER AU PRÉSIDIAL.

Si Madame m'eût cru, de ce mal qui l'opprime,
Elle ne ſeroit pas aujourd'hui la victime.
Je n'ai jamais caché quel eſt mon ſentiment:
Je vais parler ſans fard & ſans déguiſement.
La raiſon ſur l'orgueil doit avoir tout empire;
Car ſachez qu'il nous plonge en un affreux délire,
Qu'un frein ſacré s'oppoſe à notre vanité,
Et que nous nous devons à la ſociété.
Rien ne nous appartient, le temps, les biens, la vie,
Tout, juſqu'à nos plaiſirs, tout eſt à la Patrie.
Les jours du Citoyen, au conſeil, au combat,
Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat.
Ne connoître jamais ces plaiſirs déteſtables
D'offenſer, d'affliger, de haïr ſes ſemblables,
Dans ſon inférieur aimer l'humanité,

1140

Bannir de ſon eſprit toute fatuité ;
Connoître le néant d'un orgueil mépriſable,
Qui toujours déshonore une ame raiſonnable,
N'être en notre faveur jamais trop prévenu,
Employer ſes talents, ſes biens & ſa vertu,
Servir au bien public, illuſtrer ſa Patrie,
Eviter des grandeurs toute baſſe manie ;
Voilà les vrais plaiſirs, dignes de tous nos vœux,
Les ſeuls en même temps qui nous rendent heureux ;
Madame, à votre mal c'eut été le remede.
A de telles leçons que tout point d'orgueil cede :
Nous ſommes tous égaux. Adieu, titres, grandeurs,
Faites-vous des leçons de vos propres erreurs.
(*Les Conſeillers au Parlement ſortent indignés.*)

MADAME NOBLESSE.

Ah ! Monſieur, s'il vous plaît, finiſſez votre prône..
Quel ennuyeux parleur !... Voyez comme il raiſonne !

LE CONSEILLER.

Puiſque je vous ennuie, adieu. (*il ſort.*)

MADAME NOBLESSE.

Que j'ai ſouffert !....
Pour me déſeſpérer... tout ſemble de concert.....
De pareils diſcoureurs... m'arracheroient la vie ;. .
Peut-être voudroient-ils... qu'elle me fut ravie.

SCENE VII.

MADAME NOBLESSE, LA GARDIENNE, JULIE, LA JEUNESSE, DEUX MÉDECINS.

LA JEUNESSE.

POUR vous, deux médecins, Madame, ſont ici ;

Les ferai-je monter ?

MADAME NOBLESSE.

Hélas ! oui.

LA JEUNESSE.

Les voici. (*Il ſort*).

1. MÉDECIN.

Madame, nous venons vous offrir nos ſervices ;
Apporter à vos maux des remedes propices.

2. MÉDECIN.

Oui, nous ſommes ici, Madame, exprès pour vous ;
Nous tâcherons d'uſer de remedes fort doux.

MADAME NOBLESSE.

Ah ! Meſſieurs !

2. MÉDECIN.

Qu'avez-vous ?

1. MÉDECIN, (*lui tâtant le pouls*).

Vos tranſports ſont extrêmes.

MADAME NOBLESSE.

He ! qui peut le ſavoir... Meſſieurs, mieux que vous-mêmes ?

1. MÉDECIN.

Le grand air déſormais pour vous eſt un poiſon ;
Gardez-vous de le prendre en aucune ſaiſon.
De quelque aſtre mauvais, la maligne influence ;
A fait que votre mal eſt plus grand qu'on ne penſe ;
Et quand il faut guérir un mal ſi violent,
C'eſt un foible ſecours, qu'un remede trop lent.

MADAME NOBLESSE.

Hélas ! Meſſieurs, tâchez.. de me ſauver la vie.

2. MÉDECIN.

Nous n'épargnerons rien pour votre maladie.

MADAME NOBLESSE.

Ah ! je me ſens bien mal.

1. MEDECIN.

Je ſais quel mal elle a :
Nous aurons de la peine à la tirer de là.
Voyons la langue un peu. (*il tire le ſecond Médecin à l'écart & lui dit*).
Sa mort eſt aſſurée.
Ah ! la méchante langue ! elle eſt toute ulcérée.

JULIE, *qui les a ſuivis*, *leur demande* :
Peut-elle vivre encore quelque temps ?

1. MEDECIN.

Eh ! pas trop,
Je vois bien que ſon mal l'emmene au grand galop.
Le pouls intermitent eſt un mauvais augure,
Et déſormais ſa vie eſt courte, j'en aſſure.
Oui, le mal eſt trop grand pour pouvoir la guérir,
Je ne vois même pas comment la ſecourir.

2. MEDECIN.

Mais je ne la vois point encor déſeſpérée,
Son mal ne marque point une mort aſſurée.

1. MEDECIN.

Je vous l'ai déja dit, ſon mal a pris un cours
Qu'on ne peut arrêter qu'avec un grand ſecours ;
Même je doute fort, quelque grand qu'il puiſſe être,
Qu'il le peut être aſſez pour en être le maître.
ils reviennent à la malade.

2. MEDECIN.

Il faut examiner un peu ce ventre-ci :
Panchez vous ſur le dos ; vous êtes bien ainſi.

1. MEDECIN.

Que de malignité dans ce ventre eſt encloſe !
Il eſt aiſé de voir & le mal & la cauſe.
Que ferons-nous donc là, Monſieur ? vous voyez bien.

Par ce qui vous paroît que le tout n'en vaut rien;
Que ce ventre eſt rempli de choſes étrangeres,
Qui n'ont déja que trop enflammé les viſceres.
A ces ſortes de maux le remede effectif
Eſt de lui faire prendre un fort grand vomitif.

MADAME NOBLESSE.

Un vomitif, Monſieur! je ne puis plus rien prendre.

1. MEDECIN.

C'eſt le remede ſeul pour ſoulager ce ventre,
Avec un purgatif; malgré ce qu'on fera,
Madame, je ne ſais ſi l'on vous ſauvera.

MADAME NOBLESSE.

Le chagrin me dévore; hélas! que dois-je faire?

1. MEDECIN.

Votre mal n'étant pas un mal fort ordinaire,
Il vous faut un remede auſſi hors du commun.

MADAME NOBLESSE.

Il n'en eſt point pour moi.

1. MEDECIN.

Nous vous en offrons un,
Le ſeul qui pour vos maux ſoit ſouverain, Madame.

2. MEDECIN.

Vous avez, dites-vous, quelque chagrin dans l'ame;
Dormez-vous?

MADAME NOBLESSE.

Non.

2. MEDECIN.

Prenez cette priſe d'opium.
Demain..... (*Elle la prend & l'avale.*)

LA GARDIENNE.

Elle ſe meurt, Monſieur, c'eſt du poiſon.

444 795

2. MEDECIN, *tenant le bras de Julie.*

Mais elle a le pouls bon.

JULIE.

C'eſt mon bras; elle eſt morte.

2. MEDECIN.

Je le croyois le ſien, ou le diable m'emporte.
Je m'étonnois auſſi qu'elle eût le pouls ſi bon.

JULIE.

Vous me ſerriez le bras d'une étrange façon.

1. MEDECIN.

Son mal étoit trop fort, la nature épuiſée;
Et je ne doutois point qu'il ne l'eût emportée.
Mais tout en ira mieux dans l'empire françois,
De ſon enterrement dût-il payer les frais.

FIN.

A PARIS
CHEZ LES ASSOCIÉS.